FRÉDÉRIC NIEDERMAYER ET K-FILMS AMÉRIQUE PRÉSENTENT
CÉCILE DE FRANCE
ÉDOUARD BAER
ALICE ISAAZ
★★★★★
« UNE PASSIONNANTE ET MODERNE RADIOGRAPHIE DES AMOURS ASSASSINES DU XVIIIÈME SIÈCLE. »
Bande à part
« A DELICIOUS VARIATION ON "LES LIAISONS DANGEREUSES". »
The Hollywood Reporter
AIMER
SÉDUIRE
MANIPULER
INTRIGUER
SE VENGER
MADEMOISELLE de JONCQUIÈRES
UN FILM DE EMMANUEL MOURET
AVEC NATALIA DONTCHEVA ET LAURE CALAMY

MOBY DICK FILMS et K-FILMS AMÉRIQUE
présentent

Cécile DE FRANCE
Edouard BAER
Alice ISAAZ
Natalia DONTCHEVA
Laure CALAMY

MADEMOISELLE de JONCQUIÈRES

un film de
EMMANUEL MOURET

Durée du film : 1h49

AU CINÉMA LE 16 NOVEMBRE

Relations de presse
Philippe Belzile
K-Films Amérique
philippe@kfilmsamerique.com

Distribution
K-Films Amérique
210 Avenue Mozart Ouest
Montréal, Québec, H2S 1C4
info@kfilmsamerique.com
514 277-2613

Photos, dossier de presse, bande-annonce et affiche téléchargeables sur www.kfilmsamerique.com

KFilmsAmerique

Synopsis

Madame de La Pommeraye, jeune veuve retirée du monde, cède à la cour du marquis des Arcis, libertin notoire. Après quelques années d'un bonheur sans faille, elle découvre que le marquis s'est lassé de leur union. Follement amoureuse et terriblement blessée, elle décide de se venger de lui avec la complicité de Mademoiselle de Joncquières et de sa mère...

Entretien avec Emmanuel Mouret

MADEMOISELLE DE JONCQUIÈRES est votre neuvième long-métrage et votre premier film en costumes.

Quand Frédéric Niedermayer, producteur de tous mes films, a évoqué l'idée d'un film en costumes, j'ai immédiatement pensé à un récit conté par l'aubergiste dans ***JACQUES LE FATALISTE***, le roman de Diderot, récit coupé par de nombreuses digressions et parenthèses, comme tous les autres moments du livre. Un récit souvent relu, qui m'avait frappé, beaucoup ému, notamment sa fin.

La modernité de cette histoire m'avait semblé saisissante, j'entends par là que ce qui est moderne est ce qui ne vieillit pas et traverse le temps. Les désirs, les sentiments, les élans, les conflits qui traversent les personnages et les questions que soulève le récit me semblent très contemporains. Les questions morales que se pose le 18e siècle sont toujours à l'œuvre de nos jours. Pendant et après la Régence, la société est clivée comme jamais, comme la nôtre, entre l'amour profane, le goût des plaisirs, et un amour plus sacré. Libertins ou pas, ceux qui ont traversé cette époque sont aussi intérieurement clivés que nous le sommes aujourd'hui.

Robert Bresson a déjà adapté ce récit de Diderot dans *LES DAMES DU BOIS DE BOULOGNE*.

Il adapte ce récit à son temps, 1945. L'existence de ce film de Bresson m'intimidait évidemment, mais je me suis rendu compte que j'étais intéressé par d'autres aspects du récit, notamment par le personnage de Madame de La Pommeraye que je souhaitais développer davantage. C'est pourquoi je me suis non seulement attardé sur les prémisses de l'histoire, mais aussi sur sa fin et son épilogue. Par ailleurs, je souhaitais rester fidèle à Diderot concernant le traitement narratif de Mademoiselle de Joncquières, dont est épris le marquis. Bresson la met très tôt en avant alors que Diderot le fait vers la toute fin : elle est longtemps un personnage en arrière-plan, une silhouette, qui prend subitement une consistance et une profondeur qui éclaire tout le récit. Je voulais essayer de conserver cette « surprise dramatique » à la fois originale et forte en émotion.

Qu'est-ce qui vous a intéressé à vous plonger dans un film d'époque ?

Plusieurs choses. D'abord, le marquis des Arcis et Madame de La Pommeraye possèdent ce mélange de démesure et de délicate civilité qui fait cette saveur et ce piquant uniques des personnages de cette époque ! Ils savent argumenter et raisonner (pour prouver ou se prouver une chose comme son contraire) si brillamment ! Même si nous parlons toujours beaucoup de nous-mêmes ou de ce que nous ressentons aujourd'hui, c'est quelque chose qui paraîtrait moins « naturel » chez des personnages contemporains que chez des personnages du 18e siècle.
Une autre raison est qu'un film en costume est un peu comme un film de science-fiction. Cette distance avec notre réel peut paradoxalement nous rapprocher

plus immédiatement de notre imaginaire et de notre monde intérieur. Ce film s'adresse surtout à notre réalité sentimentale et morale bien plus qu'à notre réalité extérieure.

Le 18e siècle n'est-il pas présent en filigrane dans tous vos films précédents ?

Vous dites cela parce qu'on a coutume d'entendre les personnages de cette époque interroger les usages amoureux ou moraux et c'est ce que font souvent mes personnages dans mes précédents films ! Ce qui me touche particulièrement dans ce siècle, c'est le côté laboratoire à idées, à utopies, à remises en cause.

Et chez Diderot ?

Chez Diderot, c'est son goût du paradoxe, une pensée toujours en mouvement, il se rapproche et s'éloigne de ses personnages sans cesse, il passe du point de vue de l'un à l'autre à des moments si bien choisis. Cela opère des renversements, des retournements de valeur qui font la dynamique de son esprit. Il interroge sans cesse la morale, sans figer jamais sa pensée, c'est un moraliste, pas un moralisateur. Il s'en dégage une ironie qui n'est jamais cruelle ni cynique, mais au contraire piquante et pleine d'empathie.

Le personnage de l'amie de Madame de La Pommeraye n'existe pas chez Diderot, pourquoi l'avoir inventé ?

Les personnages du marquis et de la marquise sont tellement excessifs qu'il me fallait un personnage qui incarne une idée du « raisonnable », de la mesure. Sans la mesure, pas de démesure. C'est en outre un personnage auquel je me suis beaucoup attaché. Son amitié pour la marquise est vraie, attentionnée, délicate... et petit à petit elle voit son amie s'éloigner comme un bateau sur la mer. J'ai dit à Laure Calamy que ce personnage aurait pu être l'auteur ou le narrateur de ce récit. J'ai beaucoup apprécié l'élégance et l'inventivité de son interprétation.

Comment juger les personnages de cette histoire ?

C'est la question qui est à l'œuvre dans tout le film. Ce n'est pas un récit fait pour nous délivrer une pensée, mais un récit fait pour nous donner à penser.
Les personnages font des choses tout aussi louables qu'haïssables. Et c'est impossible de les enfermer dans une case, dans une opinion toute faite. À l'occasion de la disparition de Philip Roth j'ai entendu ce passage : « Le fait est que comprendre les autres n'est pas la règle, dans la vie. L'histoire de la vie, c'est de se tromper sur leur compte, encore et encore, encore et toujours, avec acharnement et, après y avoir bien réfléchi, se tromper à nouveau. C'est même comme ça qu'on sait qu'on est vivant : on se trompe. Peut-être que le mieux serait de renoncer à avoir tort ou raison sur autrui, et continuer rien que pour la balade. »

J'aime ce mot de « balade » car cela m'évoque aussi ce temps devant un film, le chemin sinueux de nos pensées et sentiments jusqu'à la fin... et parfois après la fin quand le film nous donne à penser.

Une femme rancunière, capable de tous les excès pour faire payer ses souffrances. Un homme volage. Une mère et une fille qui se prostituent. Mais vice et vertu sont entrelacés. Et chacun de ces personnages, par l'écriture, acquiert une âme, des vertus justement.

Toutes ces dissimulations, corruptions, mensonges, trahisons, tout cela est fait au nom de l'amour. Aucun de tous ces personnages n'est épargné par l'amour. Et si la loi (et la loi morale) condamne quiconque fait du mal au nom de l'amour, ce n'est pas le cas de la fiction. Médée tue peut-être, mais elle aime. Idem pour la marquise, elle se venge diaboliquement, admirablement même, cruellement, mais elle aime. Quelque chose en nous, au cinéma, en littérature, fait qu'on aime les gens qui aiment. C'est une bien étrange loi que celle-ci. Et qui ne fonctionne pas nécessairement dans le monde réel.

C'est le côté matérialiste, renoirien presque, de Diderot ?

Oui, ça me paraît juste de citer Renoir aux côtés de Diderot. Il ne s'arroge pas de droit sur l'intimité, les convictions de ses personnages. Il pourrait être un matérialiste qui prétend aux démonstrations indiscutables. Mais il n'en assène jamais car il demeure en question. Diderot a beaucoup défendu le beau pouvoir des passions contre l'esprit classique, mais cela ne l'empêche pas d'être critique vis à vis de ses propres convictions.

On pense aux *LIAISONS DANGEREUSES*, texte contemporain de *JACQUES LE FATALISTE*. Les personnages nobles, la manipulation, la cruauté, l'opposition entre le libertinage et la dévotion existent dans les deux textes.

La grande différence est qu'il n'y a aucun cynisme chez Diderot, les personnages ne sont pas désabusés. Cependant Madame de Merteuil et Madame de La Pommeraye ont indéniablement des points communs. Diderot comme Laclos font des portraits de femmes dont l'intelligence surpasse celle des hommes et ce n'est pas un trait courant dans la littérature d'antan. En outre elles sont toutes les deux des femmes indépendantes car nobles et veuves. Il ne faut pas oublier que les veuves nobles et les riches courtisanes sont les premières femmes qui ne dépendent pas de l'autorité d'un mari.

Madame de La Pommeraye a des propos que l'on pourrait qualifier de féministes. Elle dit notamment que sa vengeance vengera toutes les femmes.

Elle se sert de ces mots, surtout auprès de son amie, pour justifier sa machination. C'est quelque chose de très nouveau pour l'époque. L'idée d'une émancipation des femmes commence à poindre à cette époque. L'édifice idéologique de l'ancien régime se craquèle de toutes parts, et l'on sait la participation importante des femmes à cette époque alimentant ce laboratoire d'idées nouvelles. Comme par exemple Madame d'Épinay. Mais Madame de La Pommeraye est surtout dévorée par la douleur. Bien qu'elle utilise des arguments qui peuvent coïncider avec nos préoccupations d'aujourd'hui, comme la nécessité de corriger les hommes, elle n'hésite pas à utiliser, à manipuler deux femmes faibles, pauvres, humiliées. Elle est prête à les détruire par ses manipulations, à risquer de les faire mourir de désespoir. Elle est donc une femme indépendante, bien sûr, mais capable d'écraser d'autres femmes pour satisfaire sa vengeance. Au fond, le féministe, c'est Diderot. Il a écrit LA RELIGIEUSE ! Il est capable de penser l'oppression, de défendre la liberté de chacun et de chacune, dans le respect mutuel.

Le film est aussi très féminin, quatre personnages de femmes pour un personnage d'homme.

Oui, c'est quelque chose qui était très stimulant pour moi, quatre portraits de femmes très différentes les unes des autres, avec chacune un caractère et une histoire propres. Chacune porte un destin tellement particulier qu'il y a bien peu de ressemblance entre elles.

Au centre de tout cela, il y a le portrait d'une femme qui se venge.

La vengeance au cinéma est intéressante à filmer parce qu'elle prolonge notre imaginaire, elle nous fait voyager dans des contrées où notre sur-moi nous empêche d'aller. Madame de La Pommeraye est fascinante par ses excès, elle s'autorise des comportements que la plupart d'entre nous ne se permettraient qu'en imagination. Et elle le fait avec une intelligence stupéfiante.

Nous n'avons jamais vu Cécile de France interpréter un tel personnage. Comment vous est venue l'idée de travailler avec elle ?

Je dois avouer que je n'en ai pas eu l'idée tout de suite, et lorsque j'y ai songé ça ne m'a pas semblé une évidence. Mais après avoir fait une lecture, je n'avais plus

aucun doute. J'étais convaincu qu'elle allait être grandiose. Et elle l'a été au-delà de mes attentes ! Elle a travaillé son personnage pendant trois mois avec une assiduité que je n'avais jamais vue. Nous avons beaucoup travaillé tous les deux sur chaque scène. Puis arrivé sur le tournage, je ne lui ai plus donné aucune consigne de jeu, tout était là, dès la première prise. Le personnage lui appartenait totalement. Nous n'avions plus à nous concentrer que sur les déplacements, le jeu avec la caméra... la mise en scène.

Le naturel d'Edouard Baer est confondant, il parle la langue du 18e siècle comme si c'était la sienne.

Mais c'est un peu la sienne. Quand on l'écoute, quand on le voit, c'est un marquis ! Edouard était une évidence. Son élocution, sa distinction, sa décontraction font que tous les dialogues lui allaient comme un gant.

Le marquis, pour qui la marquise est une confidente, ne dissimule rien. Il est la sincérité et la spontanéité même.

Il est sincère même dans sa vie de séducteur, il le dit : « Je ne séduis pas, je suis séduit ». C'est pour cela qu'il séduit, parce qu'il est plus sincère que la plupart des hommes. C'est quelqu'un qui a le goût de la vérité, un vrai libre penseur. Et c'est d'ailleurs en revoyant son travail au théâtre autour de ***UN PEDIGREE*** de Modiano que j'ai été absolument convaincu qu'Edouard pouvait interpréter la sincérité d'une façon unique, d'une façon si belle et profonde.

Au fond, il ressemble à Diderot. Même physiquement, dans sa mise un peu débraillée, négligée, selon ce qu'on sait de lui.

Tout à fait. La mise négligée n'est pas seulement une pose vestimentaire, c'est une élégante attention qui vise à ne pas en imposer à l'autre par des apparences de perfection ou de rigueur. C'est un style d'écriture aussi. Celui de Diderot est simple et vif... et libre. C'est que nous cherchions pour le marquis avec Pierre-Jean Larroque, le créateur de costumes : des habits qui par leurs couleurs et leur décontraction traversent le temps jusqu'à nos jours. Ils ne cherchent pas à faire montre du rang social du marquis ni de la mode.

Comment avez-vous travaillé les costumes ?

J'ai suivi l'immense talent de Pierre-Jean. L'idée était de créer des silhouettes qui se détachent sur le décor. Nous avons donc travaillé de concert sur les costumes avec le décorateur, David Faivre, et le directeur de la photo, Laurent Desmet. Nous voulions une image épurée de fioritures, et qui ne sente pas la poussière, le vieux, le temps passé. Nous voulions un temps tout neuf au contraire, des lignes claires.

Si la fin du 18e est la fin de l'ancien régime, c'est une époque pleine de vitalité, d'invention constante, avec le pressentiment qu'un nouveau monde arrive.

À l'écran, les visages, les physionomies, sont filmés avec une attention particulière. Dans un même plan, on les voit rougir, pâlir, changer d'expression, souvent avec violence, comme rarement au cinéma. Il y a d'ailleurs beaucoup de plans-séquences dans *MADEMOISELLE DE JONCQUIÈRES*, c'est plutôt rare dans des films d'époque.

L'usage veut que dans un film en costume, on découpe pas mal pour bien mettre les décors en avant et bien montrer ce que les personnages ressentent. Ce que je voulais mettre en avant, pour ma part, c'était le texte sans être trop insistant sur la psychologie des personnages, il me semblait donc inutile de multiplier les gros plans. J'ai conçu l'ensemble des plans-séquences avec beaucoup de déplacements des personnages où on ne s'arrête jamais longtemps sur un visage, un profil, un dos, afin que le spectateur soit tout le temps actif, essayant d'imaginer ce qui se trame dans l'esprit des personnages, ce qui se cache derrière leur regard. Ces plans-séquences servent à ne pas trop dire, à ne pas trop souligner ce que le texte évoque, mais c'est aussi un plaisir de cinéma que de voir des comédiens jouer sans qu'ils soient coupés, comme si on assistait à leur échange en direct. Je trouve ça excitant.

Les paysages ne sont pas si fréquents dans votre cinéma. Ici ils prennent de l'importance, les jardins, les étangs...

Une des deux occupations favorites de la noblesse de cette époque, c'est la promenade. L'autre est l'examen de soi. Ce qui peut aller ensemble.

Mademoiselle de Joncquières semble sortie d'un portrait de Chardin ou Fragonard, sa beauté est éblouissante et l'on comprend aussitôt qu'elle est un appât parfait... Comment avez-vous pensé à Alice Isaaz ?

J'ai pensé aussitôt à elle, je l'avais découverte dans un film il y a trois ou quatre ans. J'ai aimé chez elle non seulement sa très belle présence cinégénique, mais également son jeu plein d'un tempérament fort. Il fallait qu'elle soit effacée pendant les trois quarts du film puis que, soudain, son personnage apparaisse et tranche avec ce que l'on avait vu, c'est à dire que cette fille n'est pas qu'une marionnette docile, mais un être de chair, d'idées et d'aspiration fortes et élevées.

C'est une prostituée et c'est peut-être le personnage le plus vertueux du film ?

C'est encore l'esprit de Diderot, la vertu n'est pas là où on l'attend.

Sa mère, interprétée par Natalia Dontcheva, est un personnage saisissant.

C'est peut-être le personnage qui a traversé le plus de difficultés, elle n'a aucune ambition morale ou amoureuse, on pourrait la croire désabusée et opportuniste, mais il n'en est rien, sa fille lui importe plus que tout, tous les moyens pour la mettre à l'abri sont bons. Parmi ces quatre portraits de femmes, c'est la seule mère.

Pourquoi ce titre ?

D'abord parce que le texte n'ayant pas de titre, il fallait en trouver un. Ensuite parce que j'avais envie, dès le début du film, de donner une grande importance à ce personnage (Mademoiselle de Joncquières) qui peut longtemps paraître secondaire. C'est une façon de préparer la fin, sans la révéler. Le personnage est dessiné en creux, suffisamment mystérieux pour alimenter nos projections, comme celles du marquis. Je crois que, plus cette jeune femme reste insondable à ses yeux, plus on comprend son attirance irraisonnée, et, plus le retournement final peut être poignant et troublant.

Le siècle des Lumières est obsédé par les pouvoirs de la raison. En ce qui concerne les affaires du cœur et du désir tout se complique. Ici les personnages semblent être pris au piège de leurs propres désirs.

Mais est-ce que les choses ont changé depuis ? À quelle loi soumettre la raison en amour ? Et aime-t-on vraiment lorsqu'on est raisonnable ? Il semble que le jeu des questions est peut-être plus important que celui des réponses. Et c'est peut-être sur nos troubles que les Lumières ont jeté le plus de clarté.

Propos recueillis par René MARX le 1er juin 2018.

Quelques extraits de dialogues …

Entre Madame de La Pommeraye et le marquis des Arcis

« - Je me lasse de me répéter et d'avoir à chasser cette fantaisie qui obsède votre esprit.

- Mon cœur, marquise !

- Mais sait-on où se cache le cœur, le vôtre est si plein d'esprit que l'on pourrait se tromper ! »

« - Je ne crois qu'à l'amitié. L'amour quand il est mêlé à la chair devient aussi fragile que celle-ci, un rien l'abîme. »

« - L'amour est une offense pour ceux qui en sont dépourvus. »

Entre Madame de La Pommeraye et son amie

« - Pourquoi le marquis s'attacherait-il à cette fille alors qu'il ne s'attache à aucune autre ?

- Parce que le marquis ne résiste pas à ce qui lui résiste. Et si je lui ai inspiré dans le temps de grands sentiments c'est à proportion de ma résistance. N'avez-vous jamais observé que l'amour grandit quand l'objet de nos vœux nous échappe ? »

« - Pour ma part, je crois que notre langage est juste et que ce que nous appelons « bonheur » n'est qu'une bonne heure au milieu des autres heures…

- Madame, vous vous trompez, un bonheur qui ne dure, on appelle ça du plaisir. »

« - Si aucune âme juste ne tente de corriger les hommes, comment espérer une meilleure société ? »

Filmographie de Emmanuel Mouret

2018 MADEMOISELLE DE JONCQUIÈRES

2015 CAPRICE
Festival de Cabourg
SWANN D'OR DU MEILLEUR FILM

2013 UNE AUTRE VIE
Festival de Locarno
COMPÉTITION OFFICIELLE

2011 L'ART D'AIMER
Festival de Locarno
SÉLECTION OFFICIELLE, PIAZZA GRANDE

2009 FAIS-MOI PLAISIR !

2007 UN BAISER S'IL VOUS PLAIT
Festival de Venise
GIORNATE DEGLI AUTORI

2006 CHANGEMENT D'ADRESSE
Festival de Cannes
QUINZAINE DES RÉALISATEURS

2003 VÉNUS ET FLEUR
Festival de Cannes
QUINZAINE DES RÉALISATEURS

2000 LAISSONS LUCIE FAIRE

1994-1998 PROMÈNE-TOI DONC TOUT NU !
(moyen métrage)

CARESSE
(court métrage)

IL N'Y A PAS DE MAL
(court métrage)

MONTRE-MOI

Liste artistique

Madame de La Pommeraye
CÉCILE DE FRANCE

Marquis des Arcis
ÉDOUARD BAER

Mademoiselle de Joncquières
ALICE ISAAZ

Madame de Joncquières
NATALIA DONTCHEVA

L'amie de Madame de La Pommeraye
LAURE CALAMY

Liste technique

Réalisation EMMANUEL MOURET
Scénario et adaptation EMMANUEL MOURET
librement inspiré d'un récit de DENIS DIDEROT
Production FRÉDÉRIC NIEDERMAYER
Assistanat réalisation JULIETTE MAILLARD
Casting CONSTANCE DEMONTOY
Direction de production ÉRIC CHABOT
Image LAURENT DESMET
Son MAXIME GAVAUDAN, FRANÇOIS MÉREU, MÉLISSA PETITJEAN
Costumes PIERRE-JEAN LARROQUE
Coiffure JEANNE MILON
Décors DAVID FAIVRE
Montage MARTIAL SALOMON

Production déléguée MOBY DICK FILMS
En coproduction avec ARTE FRANCE CINÉMA et REBORN PRODUCTION
Avec le soutien de LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE et LA RÉGION DES PAYS DE LA LOIRE en partenariat avec LE CNC
Avec le soutien de LA PROCIREP
Avec la participation du CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE
Distribution au Canada K-Films Amérique
Ventes internationales INDIE SALES

France | 2018 | 1h49 | DCP | 5.1 | Scope | Couleur